

CINEMA

Images en fusion

Avec son troisième film, "Immortel", Enki Bilal, prouve, s'il en était encore besoin, qu'il est plus qu'un auteur de BD s'essayant au septième Art. Il fait avancer le cinéma à sa manière, déposant, à l'instar de réalisateurs reconnus, une pierre à l'édifice de son évolution.

New-York 2095. La Grande Pomme n'est plus le symbole d'une Amérique forte, elle est devenue la plaque tournante d'où convergent toutes les nationalités, les sortes d'humains partis à l'assaut du ciel. Ce ne sont plus les couleurs de peau qui se mêlent; on a depuis longtemps dépassé ce concept, le monde se divise maintenant en Humains, Mutants, Extraterrestres et Dieux pour lesquels les vieilles habitudes humaines de hiérarchisation sont cependant toujours de mise. Ici, l'ordre est vertical, chacun a sa place dans l'univers et pas question de se tromper d'étage!

Parmi les créatures de ce monde inspiré par la trilogie "Nikopol" de Bilal himself, Horus, à corps humain et tête de faucon, dispose de sept jours pour préserver son immortalité en fécondant une femme capable d'engendrer un dieu. Pour ce faire, il lui faut d'abord investir le corps d'un homme à son goût, en l'occurrence un mystérieux serial killer. Bilal aborde ici ses thèmes de prédilection, l'insécurité qui suscite l'émoi dans une classe politique en pleine période électorale et le désarroi dans les services de police. Pendant qu'Horus jette finalement son dévolu sur un ancien rebelle, échappé du congéla-

teur (la prison dont on ne revient pas), le spectateur se laisse emporter par une atmosphère proche de "Blade Runner" plutôt que par l'intrigue. Voitures volantes, climat délétère, Etat corrompu, manipulé par le pouvoir économique et surtout pharmaceutique. Les services publics, de la police à l'urbanisme ne sont plus que de vagues souvenirs dans un corps social en état de décomposition avancée. Une

vision futuriste et parfois prémonitoire qui a toujours fait partie des thèmes chers à l'auteur, même si le propos du film est avant tout basé sur la recherche identitaire, à savoir où se situe l'identité humaine dans un siècle où la biotechnologie et les manipulations génétiques ont pris le pouvoir: "En fait, s'il avait fallu adapter la trilogie Nikopol, il aurait fallu environ sept heures de film, je me suis donc concentré essentiellement sur ce qui me passionne maintenant. Au premier plan: une histoire d'amour hybride entre Jill et Horus. Au second plan: le futur de l'humain. J'ai immédiatement supprimé l'aspect idéo-

logique présent dans la BD parce que cette politique à deux têtes, c'est du passé, nous sommes au XXle siècle, le capitalisme a triomphé, on est dans la globalisation et la mondialisation. Je n'ai pas voulu parler de ce nouveau monde bipolaire qui est en train de se mettre en place, celui du bien et du mal où l'obscurantisme religieux, dont je traite déjà dans le 'Sommeil du Monstre', entre en guerre avec le reste du monde. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'homme confronté à sa mutation, à l'eugénisme qui est en cours, à son refus du vieillissement, à la peau synthétique et à toutes ces choses-là."

Si "Immortel" ne laissera pas de souvenir impérissable du point de vue scénario, on ne peut que reconnaître son intérêt dans la façon dont l'image a été traitée. En effet, grâce à la fusion de prises de vue réelles et d'images virtuelles qui ne s'opposent pas, mais se fondent les unes dans les autres, Bilal matérialise par la forme tout le propos de son film, celui d'une identité de plus en plus hybride et son angoisse quant à l'évolution de la nature humaine.

Séverine Rossewy



Jill (Linda Hardy), la femme élue par le dieu Horus. Elle ne connaît ni son origine ni son destin.

Au Ciné Ariston, Esch-sur-Alzette.

EXPOSITION

A fleur de peau

L'exposition "Ne me touche pas" propose une vision contemporaine de la relation à l'autre.

Dévoiler son intimité, quitte à en perdre la dignité. Les mirages de la télé-réalité montrent au quotidien la vacuité des relations amoureuses conçues pour les jeux de la vérité. C'est face au "tout s'étale", aux confessions larmoyantes sur la vie sexuelle de tout un chacun, bref, à la dérive médiatique, que l'exposition "Ne me touche pas", actuellement à la Villa Vauban, tente de réagir. A travers les œuvres de huit jeunes artistes internationaux, elle explore et donne sens à la notion de la relation amoureuse, avec, comme point d'ancrage, le corps émotionnel.

L'exposition s'ouvre sur l'oeuvre de l'artiste portugais João Onofre, une vidéo d'une durée de trois secondes seulement, montrée en boucle, et qui en dit long sur l'amour. Deux corps, celui d'un homme et d'une femme, sont violemment propulsés l'un contre l'autre, leur mouvement étant rythmé par le bruitage sourd du choc, répété à l'infini. Selon le curateur français, Stéphane Roussel, "le rythme lancinant manifeste ce pouvoir d'attrac-

tion des polarités du corps, le désir d'être au plus près de l'autre, dans l'autre, cette inexorable impossibilité d'être lui."

Cette vidéo s'inscrit dans la filiation directe de "Relation in Space" de Marina Abramovic et Ulay. Avec leurs performances, ces deux artistes ont fait, dans les années soixante-dix, de leurs corps (en douleur) le sujet et le matériau de leur création. Outre l'héritage artistique du happening et de l'art corporel recherché par Stéphane Roussel pour cette exposition, les oeuvres, très diverses dans leurs approches et les médiums, montrent chacune une lecture personnelle du thème de la relation à l'autre. Modeste quant au nombre des oeuvres, l'exposition se construit, salle par salle, en lien étroit avec l'architecture de la Villa Vauban.

Vécus relationnels

L'artiste française Marika Bührmann explore la force du non-dit, matérialisé à travers une rencontre silencieuse, à la fois insolite et fusionnelle, de

deux inconnus dans un lieu public. Du physique, on passe à la métaphore avec "Liebesperlen" de Gerd Holzwarth (Allemagne). Telle une mosaïque argentée, l'artiste a étalé des milliers de perles sucrées, qui d'habitude se trouvent sur les gâteaux de mariage. D'après le curateur, ces perles à même le sol font référence au "terrain fragile que l'on investit à deux. Il se casse lorsqu'on le foule ou peut nous faire glisser." Devant les coulisses de la Villa Médicis à Rome, le Français Philippe Terrier-Hermann construit son "Roman" à l'image des scénarios des séries télévisées. Les acteurs jouent le rôle des amants en parlant italien; les "sous-titres" en anglais traduisent, eux, les dialogues de nouveaux riches américains autour d'investissements, de capitaux et de fortunes ...

La luxembourgeoise Doris Drescher exploite en continu son univers microscopique et poétique, et Albert van Westing (Pays-Bas) s'exprime sur la jeunesse urbaine. Côté performance, une vidéo a gardé la trace de l'étonnante danse improvisée de la Française Elsa Gaudefroy-De-mombynes réalisée le jour du vernissage. Le parcours de l'exposition se clôt avec "Rebirth" de François-Xavier Courrèges (France), une vidéo

dont la musique de Vivaldi est jouée à l'envers.

Toutes ces oeuvres s'inscrivent dans les espaces de la Villa Vauban qui, tels des huis clos, se succèdent et ne se ressemblent pas. Finalement, on

retiendra de cette exposition qu'elle s'engage sur un terrain très vaste, mettant en scène un discours fluctuant entre le maîtrisé et le pulsionnel, le personnel et l'universel.

Nadine Clemens



Une rencontre silencieuse: Marika Bührmann et John Froger lors de la performance "Adhérence publique" (av. Emile Reuter, Luxembourg).

Photo: Boris Fuge

"Ne me touche pas" jusqu'au 23 mai, Villa Vauban - Galerie d'art de la Ville de Luxembourg. Visites guidées les dimanches, 16 heures.